

Noémie

ou

L'enivrante senteur des foins

– Dis Papy, raconte-moi une histoire de quand tu étais petit ?

– Mais, Chloé tu sais bien que je n'ai jamais été petit ! Tu vois bien : j'ai de la barbe et des cheveux tout gris. Du poil dans les oreilles, de fausses dents, des bajoues et un double menton. Et je porte des lunettes de pépé, me dis-tu. Tu le sais bien ma Minette : j'ai toujours été un vieux monsieur, moi.

– C'est pas vrai, Papy ! Mamy elle m'a dit que tu as été un petit garçon, même que tu habitais dans un petit village, dans une vieille maison de briques rouges avec un toit en paille, comme celle «des trois petits cochons». Mamy m'a raconté aussi que tu jouais avec les poules, les lapins et les animaux de la ferme. Même que tu escaladais le tas de fumier. C'est quoi, le fumier Papy ?

– Ah oui, elle a dit cela ta Mamy ?

– Oui, même qu'elle m'a montré une photo de toi quand tu étais à l'école. Tu étais drôlement habillé. Tu avais un grand short, une blouse grise avec une ceinture toute tirebouchonnée et des gros souliers sales tous cabossés. Tu étais trop rigolo, Papy, avec tes grandes chaussettes toutes tordues. Tu avais même les genoux écorchés...

– Et tu m'as reconnu sur la photo ?

– Ben non ! Tu avais les cheveux dressés sur la tête. Comme un hérisson piquant, m'a dit Mamy !

– Alors tu crois que c'était vraiment moi ?

– Ben ouais. Mamy elle ne me dit jamais des choses qui ne sont pas vraies.

– Mais, moi non plus ma petite Chloé !

– Oh... des fois, tu me racontes des menteries, Papy. Tu me fais croire des choses, rien que pour me faire enrager. Tu es un coquin, Papy !

– C'est vrai ma Minette, j'aime bien te taquiner. Eh bien oui, j'ai été petit. Pas

plus grand que toi, aujourd'hui. Comme toi j'ai été à l'école. Toi, ma chérie, tu es une bonne élève ! Tandis que moi... Je n'ai jamais beaucoup aimé l'école. Je n'écoutais pas toujours le maître, alors parfois il me tirait les oreilles. Le maître d'école racontait à mon papa et ma maman que j'étais toujours dans la lune...

– Tu as été sur la lune, Papy ?

– Non Chloé. Tu sais, quand j'étais petit on ne parlait pas encore de la conquête de la lune. Être dans la lune, signifie que j'étais distrait. En classe, je ne pensais qu'à gambader dans la campagne, à travers champs et bois, en compagnie de mon chien au milieu des veaux, vaches, cochons et couvées.

– Ça veut dire quoi, Papy, la campagne ?

– La campagne désigne l'endroit où l'on cultive la terre, où on élève des animaux dans les prairies, où on plante des arbres dans les forêts et autour des maisons - que l'on appelle des fermes - où vivent des messieurs et des dames qui ensemencent les champs et font paître leurs animaux.

– Ah oui ! C'est comme chez Grand-Mamy alors ! Chez Grand-Mamy, il n'y a pas de maisons comme chez papa et maman avec beaucoup de gens dedans et beaucoup de voitures autour. Même qu'il faut prendre l'ascenseur pour rentrer chez nous dans l'appartement, tellement il est haut.

– Tu as parfaitement compris Chloé. Toi - comme Papy et Mamy maintenant - tu habites en ville. Tu es une citadine. Mais lorsque j'étais petit garçon j'habitais un petit village à la campagne, comme chez Grand-Mamy maintenant, sauf qu'à l'époque c'était bien plus rustique qu'aujourd'hui : il n'y avait pas d'eau courante, pas de chauffage central et naturellement pas de télévision. Tout juste la T.S.F... Et pour tout horizon : le tas de fumier, conglomérat de résidus de litières et d'excréments d'animaux.

– Beurk ! ... Et tu n'avais même pas de tablette ? C'est pour cela que tu ne savais pas quoi faire. Alors tu montais dans les arbres et tu déchirais ta culotte. Même que tu te faisais disputer par Grand-Mamy.

– Qui t'a raconté cela ?

– C'est Mamy qui me l'a dit. Mamy, elle dit aussi que tu étais un enfant turbulent. Même que tu faisais rien que des bêtises.

- Nonnn, elle t'a dit cela, Mamy...
- Oui Papy ! Alors, raconte-moi des histoires de quand tu faisais rien que des bêtises...
- Ah ben non ! Je vais plutôt te conter mon meilleur souvenir d'enfance...
- Ça veut dire quoi : mon meilleur souvenir d'enfance ?
- Cela veut dire : un événement, des circonstances que l'on a beaucoup aimés lorsqu'on était petit. Quelque chose qu'on ne peut effacer de sa tête ; une pensée gravée à jamais dans sa mémoire. Quand tu seras grande, toi aussi, tu te remémoreras une péripétie, une aventure, une particularité que tu n'oublieras jamais, tant elle aura imprégné ta souvenance et ton enfance.
- ???
- Ben oui Chloé c'est comme cela : on a tous au fond de soi, au fond du cœur, un moment heureux - ou hélas parfois malheureux - qui a marqué notre enfance. Mais, on se souvient plutôt des joyeux moments qu'on appelle : des instants de bonheur.
- Alors, toi Papy tu étais content quand tu faisais rien que des bêtises pour embêter Grand-Mamy...
- Ah mais non Chloé, je ne faisais pas que des âneries ! Elle exagère Mamy !
- C'est quoi, Papy : exagère ?
- Exagère ?! euh, ça veut dire... ça veut dire : dépasser les bornes ; grossir des événements, amplifier des dires...
- C'est quoi Papy, ampiflédédire ?
- Ce que je veux t'expliquer Chloé, c'est que je prenais aussi énormément de plaisir à observer la campagne, à admirer la végétation luxuriante qui s'égayait à l'aube du printemps. Je m'enivrais d'air pur. En un mot comme en cent, je savourais la nature : la terre, le ciel, l'espace...
- Hum, je trouve que ça fait quand même beaucoup de mots tout ça...
- Pour le petit campagnard que j'étais, il n'y avait pas plus bel émerveillement que l'avènement des beaux jours ; l'apparition de l'été. La Saint-Jean - le 24 juin - en était les prémices. L'éclosion, si tu préfères.
- Comme quand les poussins de Grand-Mamy sortent de leurs œufs ?

- Exactement ! Tels les canards qui dandinent du popotin lorsqu'ils...
- Du popotin... Du popotin ? C'est quoi encore, Papy, le popotin ?
- Le croupion du canard, ma chère Chloé !
- Pffouou ! N'importe quoi !
- Mais si, je t'assure que c'est vrai ma Minette. Aussi, comme les canards lorsqu'ils sortent de la mare, je frétillais d'aise à l'avènement de l'été. Le soir venu du jour le plus long de l'année, dès que la pénombre envoûtait le soleil couchant, toutes les bonnes âmes de la localité, du plus vieux au plus jeune, s'acheminaient dans le champ du presbytère et...
- C'est quoi Papy le presmystère ?!
- Le pres-by-tère, c'est la maison où réside Monsieur le curé.
- Ah bon, moi je croyais qu'il habitait à l'église... Je me disais aussi, qu'il avait une bien grande maison pour lui tout seul, le monsieur le curé !
- Si tu m'interromps continuellement, ma chérie, je ne vais pas pouvoir de conter mon meilleur souvenir d'enfance. Je disais donc que dans la prairie contiguë à l'église, située à quelques encablures de la petite place du bourg, les paysans de la localité érigeaient une immense pyramide de fagots de bois. Dans un grand élan de fraternité, les enfants, les femmes, et les hommes s'attroupaient autour de ce qui allait devenir un immense brasier, après que le monsieur le maire, doctement, ait mis le feu aux falourdes entassées.
- Monsieur le maire, il fait comme Grand-Mamy quand elle allume sa cheminée dans la salle à manger. Moi, j'adore attiser les braises avec le soufflet en bois garni de cuir clouté de Grand-Mamy. Grand-Mamy, elle m'a tout expliqué. Mais, elle n'aime pas beaucoup que j'utilise son soufflet parce qu'elle dit, que je souffle sur la cendre et que cela met de la poussière partout...
- Ah je reconnais bien là ton arrière-grand-mère. Moi je n'avais pas le droit d'y toucher au fameux soufflet ! Je me souviens : «comme ma machine à coudre à pédale, tu vas tout me *brésilli* ! » hurlait-elle à mes oreilles, dans son parler local.
- C'est quoi Papy, *brésilli* ?
- Grand-Mamy voulait dire: « tu vas tout me casser ». Quand elle s'exprimait en patois cela laissait entendre qu'elle n'était pas de bonne humeur, la mamie... Il

fallait alors faire gaffe à ses fesses ! Tu vois Chloé, cette anecdote, ce n'est rien d'autre qu'un souvenir d'enfance. Mais, revenons au grand feu de la Saint-Jean, prélude à mon plus beau souvenir. Tu l'a bien compris, ma chérie, dans le champ du presbytère il n'y avait ni âtre, ni cheminée, mais uniquement un grand tas de bois qui ne demandait qu'à s'embraser. Mais, comme dans la cheminée de chez Grand-Mamy, au commencement, les flammes tergiversent, hésitent à prendre de la hardiesse. Puis, petit à petit elles prennent de l'assurance et bientôt assaillent l'empilement de bois. Alors, à l'image des brindilles qui se consomment, crépitent les hourras de joie de la foule réunie autour du foyer. Les vivats redoublent de vivacité et d'enthousiasme, lorsque les flammes gourmandes semblent lécher la voûte céleste. Je n'ai pas les yeux assez grands pour m'éblouir de ces langues de feu rougeâtres et jaunes qui scintillent au firmament. Mon cœur bat la chamade : je suis au comble du ravissement. La grande fête peut commencer. Familles, amis et voisins se côtoient dans un bel élan de fraternité. Autour du monumental feu de joie, chants et farandoles s'improvisent. Des couples de tous âges, endimanchés, s'enlacent et dansent, au son du vieil accordéon de Julot, le maréchal-ferrant. Un feu d'artifice de flammèches, parsème la nuit étoilée. Même que la lune, de sa belle bouille ronde, nous fait un clin d'œil. C'est à la fois fascinant et magique. Je trépigne sur place d'exaltation. Quand, après moult sarabandes, le brasier tout doucement s'éteint, les jeunes gens se défient. C'est à qui osera franchir le tas de cendre et sauter par-dessus les tisons incandescents. Attentif à ces moments de bravoures, je les enviais. Moi aussi, me disais-je, quand je serai grand, je paraderai au-dessus du feu de la Saint-Jean, pour les beaux yeux de ma belle. Ce soir-là, mon papa et ma maman m'autorisaient à me coucher tardivement. Mais au lit, blotti sous l'édredon de plumes d'oie, quand le sommeil m'avait boutonné les yeux, de doux rêves nimbaient ma nuit...

– Ben c'est long ton souvenir d'enfance, Papy. Et ce n'est pas très rigolo. Et puis d'abord, il n'y a pas de boutons sur les yeux ? Tu me racontes encore des mentes, Papy ?!

– Ah bon, tu en es certaine ?

– Ben oui, les yeux ils se ferment tout seul, lorsqu'on s'endort.

– Bien sûr ma Minette ! Aussi je vais te confier un secret. Tu ne le raconteras à personne, n'est-ce pas ? Même pas à Mamy... Promis ?

– Moi aussi j'ai des secrets. Et je les dis à l'oreille, pour ne pas que mes copines entendent.

– Normal ! Je vais donc te révéler le mien à ton oreille. Approche ma chérie... Tu sais à qui je rêvais la nuit de la Saint-Jean ?

– Ben.. . Au grand feu ! Même que ce n'est pas rigolo !

– Oui mais le feu de la Saint-Jean, signifiait que j'allais revoir très bientôt ma charmante petite amoureuse...

– Mamy ?!

– Non pas Mamy. Pas encore ! Les flammes de la Saint-Jean m'indiquaient que les grandes vacances arrivaient à grands pas. Et avec elles, s'annonçait le retour au hameau d'une petite parisienne, mignonne comme un cœur ; aussi chou que toi ! Elle venait passer deux mois de vacances chez ses grands-parents. Je piaffais d'impatience de la revoir.

– Moi aussi j'ai un amoureux. Même qu'il s'appelle Lucas...

– Ah oui ! Ce n'est donc pas un secret ?

– Ben... si ! J'aime bien aussi Kévin. Il est aussi mon amoureux.

– Ah oui, je comprends... Et tu t'ennuies de Lucas et Kévin quand tu es en vacances chez Papy et Mamy ?

– Ben non ! C'est toi mon amoureux quand je suis chez toi !

– Oh, et bien cela c'est une belle déclaration d'amour ! Et cela sera notre grand secret. On ne va pas le confier à Mamy, n'est-ce pas... puisque c'est un secret.

– Si, je lui dirai à l'oreille si tu me racontes encore des menteries, Papy !

– Oh tu es une petite malicieuse, ma chérie ! Tu ne voudrais quand même pas trahir notre grand secret. Pas plus que celui, que je vais te conter au creux de l'oreille ?

– Mais nonnn..., Papy c'est pas pour de vrai ! C'est pour rire ! Promis, juré, je raconterai à personne notre secret. Même pas à Mamy...

– Je peux donc te révéler comment se prénomait ma petite amie qui

enchantait, chaque année, mes deux beaux mois d'été. Elle se prénomrait Noémie ! C'est joli comme prénom, tu ne trouves pas, ma chérie ?

– Ouais... mais moi j'aime mieux celui de Mamy Véro !

– Bon d'accord, moi aussi j'aime bien le prénom de Mamy ! Mais Noémie, je l'aimais tendrement quand j'étais petit. Quand je lui faisais découvrir les délices de la campagne, elle qui ne connaissait que la grande ville : les grands boulevards aux noms d'hommes illustres, les majestueux immeubles inspirés par le baron Haussmann, L'Arc de Triomphe, L'Opéra Garnier, la Tour Eiffel, Notre-Dame de Paris, le métro, et que sais-je encore ?

– Avec papa et maman je suis allée à Paris. J'ai même vu Mimie Mathy presque en vrai. C'était bien !

– Je sais ma chérie. Tu as visité le musée Grévin. Eh bien Noémie connaissait tout cela. Pas Mimie Mathy, naturellement, parce qu'elle n'était pas née.

– Alors, Noémie elle était donc encore plus petite Mimie Mathy ? Moi je l'adore Mimie Mathy !

– Tu as raison ! Noémie aussi, était haute comme trois pommes. Ensemble, main dans la main, nous virevoltions en campagne à la découverte de la faune et de la flore. Je me souviens des francs et grands éclats de rires de Noémie à la vue des vaches, grisées d'herbe tendre, entreprendre des fougueuses galopades, la queue en trompette, dans les prairies verdoyantes. Je la revois encore blottie contre moi, effrayée par le coassement soudain d'une grenouille. Noémie s'émerveillait de tout ; d'entendre les symphonies dissemblables des oiseaux qui pépiaient de joie et de sérénité dans les futées. Elle s'amusait de les voir batifoler à qui mieux-mieux, dans les ramures des arbres. De ses jolis yeux, d'un bleu limpide, Noémie s'esclaffait de ravissement à la vue des voluptueuses parades des libellules et des papillons sur les nénuphars et les graminées. Notre jeu favori consistait à essayer de les attraper pour mieux les admirer. Moins chanceux qu'avec les hannetons dissimulés dans les feuillages des arbres, nos courses folles, à la poursuite des vulcains et demoiselles, finissaient toujours les quatre fers en l'air, le nez dans l'ivraie. Alors nous nous livrions à de grandes séances de chatouilles, humant à pleins poumons le parfum de l'herbe fraîchement coupée. Le soleil éclairait l'infini de ses doux rayons *made in*

Normandy et réchauffait l'ardeur nos effusions. Nous riions à en perdre haleine. Le ravissant minois de Noémie, fleuri d'épis blonds de sa voluptueuse chevelure, illuminait nos rocambolesques cabrioles dans les vallons sauvages. Et je craquais de béatitude ! Ah, quand je repense à ces doux moments de félicité...

– C'est qui Papy, Félicie T ? Karine, ma copine de CE1, elle m'a dit que sa nounou s'appelle tata Félicie...

– Ah ! Tu m'amuses beaucoup ma petite Chloé. Tu es fine comme une martre. Félicie est un vieux prénom. Mais en l'occurrence ce que j'évoque n'a rien avoir avec la nounou de ta copine Karine. Je te parle, moi, de mon grand bonheur de partager les découvertes de Noémie. De mon contentement intérieur. De mon allégresse estivale.

– ???

– Nous nous régaliions des traditions de la fenaison auxquelles mon papa et ma maman nous associaient, telles que faner les andains ou acheminer les bottes de foin dans les fenils. Des rituels laborieux qui donnaient cependant beaucoup de baume au cœur aux rudes paysans. Fiers de leurs besognes, ils enfiévrèrent gaillardement de leur accent de terroir, les champs et les chemins pierreux où cahotaient, en répandant une douce odeur de miel, les charrettes chargées de foin.

– C'est quoi Papy le foin ?

– C'est de l'herbe fauchée, qui une fois séchée, sert à alimenter les troupeaux de vaches en hiver. Et tu sais l'odeur des foins c'est un vrai délice pour les narines. Noémie, s'en badigeonnait le nez afin d'oublier l'odeur infecte du métro parisien.

– Ben... elle n'allait pas bien dans sa tête ton amoureuse !

– Oh que si ! Elle aimait tant s'imprégner des odorants parfums de la campagne. Elle en faisait provision. Noémie s'embaumait les narines des douces senteurs de la nature que je l'invitais à découvrir. Elle oubliait, le temps d'un été, les puanteurs de la grande ville et son vacarme assourdissant. Noémie jubilait ! Et moi aussi. C'était trop bien, comme tu le dis si bien parfois !

– Ben moi j'aime pas la campagne ! J'aurais pas voulu habiter dans ton village de Schtroumpf !

– Dans mon village de Schtroumpf, comme tu le dis, avec Noémie nous nous enivrons du parfum des fraises des bois qui venait délicatement chatouiller nos narines et nos papilles le matin, quand la nature s'éveillait. Nous nous délectons goulûment de ces petits fruits sauvages. Hummmm !!! Rien que d'y repenser j'en ai l'eau à la bouche.

– Moi aussi Papy, j'adore les fraises Tagada.

– Eh oui, pourquoi pas ? ! Certes, elles ne peuvent être comparables à celles que je dégustais enfant. Mais c'est peut-être de la saveur de ces bonbons dont tu garderas le meilleur souvenir de ton enfance. Peut-être même te rappellera-t-elle notre petite conversation d'aujourd'hui. Le bonheur d'avoir connu ta Mamy et ton Papy, d'avoir partagé et appris milles petites choses en leur compagnie. Un souvenir, c'est avant tout une histoire qu'on se raconte, qui s'accompagne d'émotions intenses. Et un souvenir d'enfance, surtout auréolé par le temps lointain, demeure forcément le plus beau. La rieuse frimousse de Noémie, sa distrayante naïveté, nos douces escapades champêtres au gré des vents, le moelleux des figues soustraites discrètement du figuier du père Morel, notre voisin, les parfums subtils des fleurs sauvages, l'angélique effeuillage de la marguerite « je t'aime, un peu, beaucoup, passionnément, à la folie, pas du tout », voilà ce dont il m'arrive encore de rêver aujourd'hui. Tu vois, ma chérie, ton Papy fait toujours des rêves de petit garçon...

– Mais Papy, elle est où Noémie ?

– Eh bien, je ne sais pas. Un jour, il y a très, très longtemps, son Papy et Mamy ont déménagé et quitté le village. Ainsi, je n'ai plus jamais revu Noémie. Aussi, lors des grandes vacances qui ont suivi le départ des grands-parents du village, j'ai naturellement été bien triste de ne pouvoir revoir ma petite amoureuse,

– Alors tu t'es marié avec Mamy Véro...

– Eh bien oui ! Mais tu sais ma chérie, quand tu es près de moi, c'est toute ma tendre enfance qui rejaillit de tout mon être. Tu es la nouvelle Noémie de ton vieil amoureux de Papy. Allez, viens ma Minette, nous allons cueillir au jardin les odorantes roses *Parfum d'Orléans* que tu iras offrir à ton attentionnée Mamy. Puis, je vais te montrer où se dissimule le malin petit hérisson qui vient régulièrement hanter mon jardinet.

- J'ai peur des hérissons, Papy... ça pique !
- Comme Noémie, serais-tu effrayée toi aussi ma chérie, par le coassement des grenouilles ? Ah, les souvenirs d'enfance...